

Louise Productions Lausanne & Outside the box
présentent



RETOUR À VIŠEGRAD

un film de
Julie Biro & Antoine Jaccoud

écrit par Julie Biro & Antoine Jaccoud Réalisation Julie Biro & Antoine Jaccoud Image Amel Djikoli, Leandro Monti, Sylvie Petit Son Igor Iskra, Samo Jurca, Zoran Grabarac, Predrag Dodek, David Cavallo Montage Dejan Savic Mixage Denis Séchaud Post-production Color Grade Genève Production Éliša Garbar, Louise Productions Lausanne Avec le soutien de l'Office Fédéral de la Culture (OFC) Avec la participation de Cinéforum et le soutien de la Loterie Romande Avec le soutien de Suissimage, RTS, Succès passage antenne SRG SSR, Pour-cent culturel Migros, Fondation Casino Barrière Montreux, Media Desk Suisse, Stiftung Corymbo Distribution suisse Outside the box.

LOUISE
PRODUCTIONS

OFFICE FÉDÉRAL DE LA CULTURE
OFFICE FÉDÉRAL DE LA CULTURE

CINÉFORUM

LOTTERIE
ROMANDE

SUSSIIMAGE

RTS
Radio Télévision
Suisse

SRG SSR

MIGROS
kulturprozent

FONDATION CASINO
BARRIÈRE
MONTREUX

MEDIA
DESK
SUISSE

stiftungcorymbo

OUTSIDE
THE BOX

AU CINÉMA DÈS LE

Suisse allemande : 3 décembre 2020

Romandie : 9 décembre 2020

DOSSIER DE PRESSE

RETOUR À VIŠEGRAD

Documentaire | Suisse | 2020 | 95 min

Production

Louise Productions Lausanne
Elisa Garbar

Avenue de France 60
1004 Lausanne
+41 (0)21 624 61 16
lausanne@louiseproductions.ch

Distribution suisse

Outside the Box
Thierry Spicher

Chemin du Martinet 28
1007 Lausanne
+ 41 21 635 14 34
info@outside-thebox.ch

Presse

Supermarket
Christian Ströhle

Steigerweg 24
3006 Bern
+41 79 390 47 69
christian@super-market.ch

Synopsis

En avril 1992, la guerre éclate en Yougoslavie. Dans la ville de Višegrad, en Bosnie Orientale, les élèves musulmans et serbes se retrouvent séparés. Vingt-cinq ans après, Budimir Zecevic, l'ancien directeur de l'école, accompagné de Djemila Krsmanovic, veuve de l'un de ses plus proches collègues, prennent leur vieille Zastava et commencent un long voyage pour réunir à nouveau les enfants.

Bande annonce



Entretien avec Julie Biro et Antoine Jaccoud

Julie, comment la collaboration avec Antoine Jaccoud a-t-elle commencé ?

Julie : Au départ, mon idée était de partir à la recherche des camarades de classe de Mersiha, une amie à moi qui avait fui Višegrad au début de la guerre. Elle n'y était jamais retournée, car ce qui s'est passé là-bas était trop douloureux pour elle.

La productrice du film, Éliisa Garbar, m'a proposé que je collabore avec un scénariste pour amener plus de dramaturgie dans le travail d'écriture.

Antoine, qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet ?

Antoine : Entre 2000 et 2005, j'ai travaillé sur beaucoup de projets sur les Balkans et la Bosnie. Je suis allé une première fois en Bosnie en 2000, apporter des fournitures scolaires pour les enfants des veuves de guerre. Ensuite, en 2005, j'ai réalisé une pièce de théâtre qui a été montée à Tuzla en Bosnie. Toujours en 2005, avec une amie comédienne, Françoise Boillat, pendant une semaine, on a invité quatorze survivants du génocide de Srebrenica au théâtre St-Gervais à Genève, accompagnés de leurs thérapeutes, pour qu'ils témoignent.

Au fond, ce que j'attendais, c'était un projet qui m'emmènerait à nouveau là-bas. Quand Julie Biro s'est adressée à moi pour cette aventure, je n'ai pas hésité.

Avec Julie, on partage cette passion pour les Balkans : une sorte de fascination et d'attraction pour leur amplitude émotionnelle, pour leur richesse des sentiments et des mentalités. On a toujours l'impression que le spectre des émotions est plus large là-bas qu'ici. On a essayé de s'approcher des souffrances, de les comprendre et d'aider à les raconter. J'ai toujours pensé que, en tant que citoyen suisse, on est obligé d'aller voir ce qu'il se passe ailleurs. Ça nous rend un peu plus humains.

Et vous, Julie, quel est votre rapport avec les Balkans ?

La première fois, je suis allée en Yougoslavie en 1988, avec mon sac à dos et mon billet Inter Rail. J'y suis restée un mois, j'avais 18 ans, c'était joli, il faisait beau et c'était léger et insouciant. Pendant ce voyage, j'ai rencontré des personnes qui sont devenues de très bons amis. Deux ans après, la guerre a éclaté. En 1991, si j'ai compris qu'il se passait quelque chose de très grave, c'est grâce à mes amis originaires de là-bas. On assistait ensemble à leur monde, à notre monde, en train de s'effondrer.

On a mis en place une coordination étudiante contre la purification ethnique, on a organisé des soirées débats, des manifestations. J'ai été très frappée par cette



période, car la génération de nos parents nous prenait pour des extrémistes, ils n'étaient pas réceptifs à ce qu'il se passait, n'avaient pas l'impression comme nous que l'Europe était en train de perdre son âme.

Après la fin de la guerre, j'ai commencé à travailler pour une ONG en tant que responsable pour l'Europe de l'Est. Pendant 12 ans, j'ai eu la chance de retourner très souvent en ex-Yougoslavie.

Antoine, est-ce que les Balkans ont beaucoup changé depuis de votre premier voyage ?

Antoine : Non, c'est toujours autant dévasté. Belgrade et Sarajevo sont des villes où le capitalisme s'est développé rapidement, mais on ressent l'absence de services publics, l'absence d'un travail de réconciliation. Je trouve que le désespoir des jeunes, comme des vieux, à l'égard de la classe politique reste présent. Le nationalisme est encore largement instrumentalisé à chaque élection : on hisse des drapeaux et on brûle ceux des autres. Tout cela reste infantile, grossier et grotesque ! C'est désespérant.

Par contre, c'est toujours aussi beau, généreux, protocapitaliste : ce que je veux dire, c'est qu'on peut encore prendre le temps de boire un café avec quelqu'un. C'est difficile à dire, il y a eu tellement de souffrances, mais il y a un art de vivre qui demeure, quelle que soit la religion à laquelle on appartient.

Julie, qu'est-ce que le film raconte des Balkans d'aujourd'hui ?

Julie : Il y a une chose très importante pour moi qu'on ne peut pas voir dans le film mais qui l'imprègne, c'est que notre équipe de tournage a reconstitué une petite Yougoslavie. Notre chef opérateur vient de Sarajevo et a vécu la guerre sous les bombes, notre interprète vient de Belgrade, parlant un français magnifique et avec une culture exceptionnelle, notre ingénieur du son est slovène et notre chauffeur, rescapé des camps de Trno Polje (Prijedor) vient de l'ouest de la Bosnie. Il était très important pour moi de m'entourer d'une équipe de là-bas.

Cela nous a permis des discussions très enrichissantes pour le film. Chaque jour après le tournage, lors de nos débriefings, chacun pouvait raconter comment il ressentait ce qu'il se passait : on a beaucoup parlé des silences des anciens élèves, de leurs non-dits, de la difficulté pour les anciens élèves de verbaliser leurs craintes. Dans le film, il y a une séquence qui est importante pour moi : c'est lors de la rencontre entre Mersiha, Budimir et Djemila dans un café, Mersiha leur dit : « J'ai un peu peur de la rencontre avec les autres. Est-ce qu'il y aura de la haine ? ». C'était crucial que quelqu'un arrive à verbaliser cette crainte dans le film.



Comment avez-vous rencontré les deux héros du film, ces deux incroyables et inoxydables profs à la retraite, Budimir et Djemila ?

Julie : Je me souviens parfaitement que j'avais été en repérages à Višegrad, seule, durant un automne sinistre. La ville était morte. Je suis allée à l'école pour rencontrer le directeur. Il était trop jeune à l'époque de la guerre, mais il m'a tout de suite dit : « Il faut que vous voyiez Budimir, le vieux Budo ». Et voilà, le vieux Budo arrive, je lui montre la photo de classe et à ce moment-là il a les yeux qui pétillent d'émotions. Cette photo, c'était celle de la classe de son meilleur ami.

Même si, tout au long du film, on ressent cette volonté de se retrouver, avez-vous aussi été confrontés à des gens réfractaires à votre projet ?

Julie : Oui bien sûr, il y a cette volonté de se retrouver, mais ce qui frappe finalement, c'est que seulement neuf anciens élèves viennent à la réunion... sur une classe de vingt-huit.

Les Balkans, on l'oublie souvent, c'est aussi le lieu de la politesse austro-hongroise et ottomane. Face à leurs anciens professeurs, les élèves sont extrêmement courtois et polis. Ils sont très touchés par leur démarche, ils sont pleins d'égards et font preuve de beaucoup de respect envers eux. Il serait impensable d'imaginer qu'ils leur répondent « on n'en a rien à faire de votre histoire de réunion d'école, oubliez-nous ! » même si certains l'ont pensé. Dans les Balkans d'aujourd'hui, la parole sur la guerre ne s'est pas libérée.



On ressent surtout l'envie d'oublier, de ne pas aborder les sujets douloureux. Pendant le tournage, j'avais l'impression que j'étais en train de remuer et soulever des couches de terre alors qu'ils n'en avaient pas envie. Pourquoi les obligerais-je à de l'archéologie douloureuse alors que les anciens élèves voulaient peut-être justement ne pas se parler de 'ça' ? C'est intéressant, car cela bouscule pas mal nos certitudes.

En tant que réalisatrice, je voulais recueillir la parole de ceux qui ont, enfants, vécu la guerre. Ce n'est pas à nous, en tant qu'étrangers et cinéastes, de participer à une querelle historique et mémorielle toujours vivante. Višegrad est une ville où il y a un silence total sur les événements de la guerre. L'histoire reste à écrire. Notre rôle en tant que cinéastes est de donner la parole à des protagonistes oubliés, les enfants de l'époque. Et d'ouvrir une brèche.

Et vous, Antoine, n'avez-vous jamais éprouvé de la culpabilité en rouvrant de vieilles blessures ?

Antoine : C'est ambigu. En tant qu'êtres humains, on avançait sur un chemin qui nous semblait juste. On voulait encourager cette réunion de classe, car on avait l'impression qu'elle ferait plaisir à beaucoup de gens. Par contre, en tant que documentaristes, on aurait parfois souhaité que les élèves verbalisent plus les raisons pour lesquelles ils ont été séparés, ont dû quitter l'école, pourquoi leur enfance a été interrompue, volée. Cette politesse qui consiste à éviter tous les sujets qui pourraient être problématiques lorsque l'on se retrouve après 25 ans de séparation, elle est belle et légitime, mais elle pouvait nous poser problème, car nous, nous voulions montrer ce qu'il y avait derrière les non-dits de cette courtoisie.

Nous avons eu de la chance, façon de parler, pour le film et la dramaturgie, d'avoir des élèves qui se souviennent, même s'ils évitent de raconter, et des personnes qui ne se souviennent de rien. Par exemple, Mersiha ne se souvenait de rien. Cela nous a aidés à faire un film sur les souvenirs et sur cette enfance volée dont on ne se remet jamais. Mersiha est importante dans ce film parce que quand elle retrouve les autres, elle ne les reconnaît pas, alors que ses camarades l'attendent et se rappellent beaucoup de détails à son sujet.

C'est un film sur ce qu'il se dit, mais aussi sur ce qu'il ne se dit pas.

Comment écrire un documentaire, comment se préparer à affronter la réalité à travers l'écriture ?

Antoine : On a construit la dramaturgie autour de nos deux héros. Budimir avait un désir de réunion, de paix, d'harmonie et il a une telle nostalgie de la Yougoslavie d'autrefois que sa motivation était énorme. Djemila avait surtout une volonté de rendre hommage à son mari, l'instituteur de l'école à l'époque.

Leur but était de réunir la classe entière, avec cette volonté d'aller les voir, les saluer, les prendre dans les bras. Mais aussi ce plaisir de voyager dans l'ex-Yougoslavie ! Enfants, Budimir comme Djemila passaient leurs étés à Split, à Belgrade, à Sarajevo. Après la guerre, tout a changé. C'est comme si, en tant que Suisse, on n'avait plus envie d'aller au Tessin à cause de diverses querelles. Il y a aussi le plaisir de faire son sac et prendre la route, comme une sorte de retour en Yougoslavie. Mais surtout, c'était important pour eux de donner les livrets scolaires qui n'avaient pas pu être distribués aux élèves musulmans qui avaient dû fuir. Ils voulaient qu'ils revivent d'une certaine manière leur dernier jour d'école ensemble. La guerre a corrompu leur vision idéaliste d'une école sanctuaire de paix et de mixité. Ils ont eu le sentiment que l'école n'avait pas fait son travail et ils tenaient à terminer ce qui leur avait été brutalement enlevé. C'est drôle de voir ces jeunes gens, assis comme des enfants, de les voir se lever quand les professeurs arrivent : c'est comme une reconstitution du passé.

On espérait vraiment que cette réunion de classe se fasse, qu'ils auraient l'énergie d'aller jusqu'au bout, car parfois ils se décourageaient. Mais on savait qu'en retournant chez eux chaque mois, on leur redonnait de l'énergie et on avait tant besoin d'eux : ils sont le moteur de cette histoire. Tout a été une question de confiance entre eux et nous. Julie avait déjà gagné leur confiance au cours des repérages, moi je suis arrivé après : alors je me tenais en retrait pour être un peu dramaturge.





Que raconte « Retour à Višegrad » à un public suisse ?

Julie : « Retour à Višegrad » pose des questions qui intéressent le public suisse, comme celle de la résilience, le processus d'après-guerre, comment on se reconstruit après. Je trouve que la question de la résilience est au cœur de nos préoccupations. Également le fait qu'il y ait une importance politique de revendiquer nos droits de vivre aujourd'hui sans devoir afficher une étiquette comme une marque identitaire. C'est l'un des enjeux dans un pays comme la Bosnie de nos jours. Je pense qu'en Suisse il peut y avoir une écoute et une réceptivité très forte.

Antoine : Dans ce film, on voit que l'école est en réalité une deuxième maison pour les enfants. Si cette maison est détruite, cela fait beaucoup de dégâts. Ils ont perdu un pays, un système social, des parents, mais ils ont aussi perdu une école et des camarades. Il y a une idée noble et idéaliste de l'école dans ce film, j'aimerais le montrer à des professeurs. J'aimerais beaucoup le montrer à plein de professeurs et aux élèves. On l'a remarqué récemment avec la pandémie : quand on ne va plus à l'école, c'est sympa pendant une semaine, mais après c'est difficile.

Un moment de cette aventure qui vous a marqué particulièrement ? Des souvenirs qui resteront avec vous ?

Julie : S'il y a quelque chose qui m'a particulièrement marquée, c'est que j'ai compris ou plutôt ressenti pendant de tournage la fragilité des choses en documentaire. A tout moment, si Budimir ou Djemila ne voulait plus participer à cette aventure très bouleversante pour eux, tout pouvait être remis à plat. Nous étions sur un terrain très délicat. C'était très fort comme expérience pour moi d'être à la fois très attentive à la manière dont ils vivaient les choses, à les ménager tout en étant aussi attentive à ne pas m'éloigner de ce que je voulais raconter.

Et puis les surprises de la Zastava ! Lors de notre premier jour de tournage, dans le garage de Djemila, il y avait la vieille voiture de son défunt mari, une Zastava « stojadin » verte-jaune. C'est la voiture que toutes les familles yougoslaves possédaient. C'est avec elle qu'ils partaient en vacances vers les plages de l'Adriatique dans les années 80, la belle époque ! diront ceux qui l'ont vécue. Quand Amel Djikoli, notre chef opérateur originaire de Sarajevo, l'a vue la première fois, il était très enthousiaste. Il l'a photographiée sous toutes les coutures et a dit « il nous la faut ! ». Nous avons immédiatement demandé à Djemila si elle était d'accord que la voiture nous accompagne pour le tournage. C'est ainsi que cette jolie voiture est devenue l'un des personnages principaux du film.

Où que nous allions, en Serbie comme en Bosnie, on assistait à des attroupements autour de la voiture, des souvenirs de vacances échangés, des sourires et des yeux embués. Un jour, alors qu'Antoine et moi étions dans cette voiture à Sarajevo, un habitant a ouvert la portière alors que nous étions arrêtés à un feu rouge et s'est exclamé : « j'avais la même, la même couleur, oh qu'elle est belle ! Que vous avez bien fait de la garder ! »...

Antoine : J'ai des souvenirs de décors grandioses, qui sont à la fois tellement beaux et tellement tragiques. La Drina est un fleuve beau et doux, mais on y a jeté des corps par centaines. Et les montagnes qui entourent Sarajevo en hiver ! Je conduisais la vieille Zastava pour des questions de sécurité. Rouler dans ces paysages avec cette voiture (dont le freinage et la tenue de route sont plutôt approximatifs sur la neige) me procurait une immersion sensorielle absolument merveilleuse.

Je garde aussi le souvenir de certains moments d'émotion entre Budimir et Djemila où se mélange l'alcool, le son de l'accordéon et une profonde tristesse, doublée d'une énorme générosité. Ou encore l'humour de Mersiha, l'incroyable humour tonique de Mersiha.

Je me souviens aussi du pauvre cameraman suisse venu en renfort qui s'est fait intercepter par la police de Višegrad alors qu'il venait d'arriver. On tournait de nuit dans la ville sans vraiment en avoir l'autorisation. Une voiture de police est arrivée à toute allure. En sortent deux policiers tout droit sortis d'un film de Sergio Leone. Le cameraman avait oublié ses papiers à l'hôtel et ils l'ont menacé de l'emprisonner !





Née en 1970. Historienne de formation. A effectué plusieurs postes dans l'humanitaire pour la Suisse (Direction du Développement et de la Coopération, Fondation Terre des hommes) et en France (Coordination SUD, CCFD-Terre Solidaire). 2011 Formation en réalisation documentaire aux Ateliers Varan. 2014 Formation en montage et en son à l'École des Gobelins.

Filmographie

En cours - *Léanyfalu, le jardin secret de ma grand-mère*, préparation d'une exposition photo & sons.

No name, film d'étude produit par les Ateliers Varan, format court documentaire sur Milomir Kovacevic, photographe de Sarajevo vivant à Paris depuis la guerre en Bosnie (sélectionné par le festival André Targe), diverses projections à Sarajevo à Belgrade (printemps 2012).

Action artistique, pédagogique et culturelle

- En cours : *Projet Art et culture au collège Paul Painlevé à Sevran*: réalisation d'un film sur les traces d'Alfred Nobel avec une classe de 4e.
- Juillet 2020 : *Animation d'un atelier Cinéma lors des Quartiers d'été de Bobigny avec l'association Belladone*.
- Février 2020: *accompagnement à la réalisation d'un court métrage Altercaravane européenne* par un groupe de 14 jeunes militants associatifs : conseils sur la narration cinématographique, formation technique, suivi pendant le tournage, montage.
- 2019-2020 : *Projet Art et culture au collège Alfred Sisley à L'Île-Saint-Denis* : réalisation d'un film comique muet avec une classe de 4e : écriture collective du scénario, tournage (avec et par les élèves).



Antoine Jaccoud est né à Lausanne en 1957. Licencié en sciences politiques, il fait quelques années de journalisme avant de se former à l'écriture dramatique auprès de Krzysztof Kieslowski. Récipiendaire du Prix d'Honneur du Cinéma Suisse en 2016, il est le coauteur, avec la cinéaste Ursula Meier, des scénarii de *Home* (2008) *L'Enfant d'en haut*, Ours d'argent au festival du film de Berlin en 2012 ou encore « *Journal de ma tête* » de la même réalisatrice. Antoine Jaccoud écrit également pour le théâtre et la performance.

Filmographie

- Le vent tourne*, de Bettina Oberli (2018), co-scénariste.
- Ondes de choc - Journal de ma tête*, de Ursula Meier (2018), scénariste.
- Les Insulaires* de Stéphane Goël (2018), scénariste.
- Miséricorde* de Fulvio Bernasconi (2016), scénariste.
- Vingt et une nuits avec Pattie* de Jean-Marie et Arnaud Larrieu (2015), consultant au scénario. Prix du meilleur scénario au Festival international du film de Saint-Sébastien 2015.
- Bouboule* de Bruno Deville (2014), scénariste.
- L'Enfant d'en haut* de Ursula Meier (2012), scénariste.
- Home* de Ursula Meier (2008), scénariste.

Écrits

- (Juste) avant*, éditions de l'Aire, 2020
- Adieu aux bêtes*, Editions d'autre part, 2017
- Country*, Editions d'autre part, 2016

